



NOTE DE LECTURE

Fatou DIOME, *Celles qui attendent*.

[Flammarion 2010], Paris, éditions J'AI LU, 2013, 287 pages.

Dans *Celles qui attendent*, Fatou Diome transporte une nouvelle fois son lecteur au large du Sénégal, mais se concentre sur la perspective de celles qui espèrent. Notamment quatre femmes Arame et Bougna qui ont vu partir leurs fils, alors que pour Coumba et Daba il s'agit de leurs époux.

L'espace du roman est une île personnifiée de façon récurrente. Parfois affaiblie, elle reflète l'attitude des insulaires victimes d'une pesanteur impitoyable : « Dans cette torpeur de l'après-midi, l'île reprenait son souffle comme une vieille dame fatiguée de traîner sa mémoire. » (P, 54) Elle s'apparente alors aux habitants en proie à un fatalisme constant, car ils savent que leur existence est condamnée à se satisfaire de ce lieu-là : « Soir insulaire, soir coupé du monde, morne, comme un temps volé à la vie » (P, 94). Et même si leurs rêves les poussent à la quitter, à s'en éloigner, tels les flux et reflux des marées, ils sont sans cesse ramenés vers *Elle*, cette étendue de terre ferme, isolée, détachée. Parfois insolente, l'île « fière [...] comme une belle acariâtre qui refuse un tango » (P, 150) est la maîtresse du devenir de ces êtres dont la survie passe par une mer nourricière tout autant que meurtrière. Toutefois, la sensation d'immobilité, découlant de cet ancrage spatial, n'est qu'illusoire, et ce malgré l'attente féminine. « C'est dans la fragmentation et la juxtaposition des miettes de réalités que la vie gagnait en fluidité et se mettait en mouvement. » (P, 151)

Intervient alors un glissement de la figure de la mer à celle des mères. La première Arame, qui a dû faire le deuil de son premier fils, noyé alors qu'il pêchait afin de subvenir aux besoins de sa famille, souffre désormais de la disparition du second, Lamine, parti en pirogue en direction de l'Espagne par le biais des passeurs. Elle incarne une fragilité paradoxale, contrainte de déployer toutes les énergies pour protéger les siens, mais parallèlement confrontée à la culpabilité après avoir consenti au départ de son enfant. Les repères générationnels s'en trouvent dès lors bouleversés : « Tout se brouilla en elle, elle se recroquevilla sur sa natte et sanglota comme une petite fille terrorisée par ses propres pensées. » (P, 127)

À l'inverse, Bougna, la seconde mère de *Celles qui attendent*, propose une autre approche de l'absence. Initiatrice de l'exil des deux jeunes hommes, dont son propre fils Issa, elle est parvenue à

convaincre son amie Arame de les laisser traverser l'océan. Bougna la puissante, la manipulatrice, l'oppressante, n'hésite pas à imposer sa force et ses volontés à ceux qui l'entourent et les manœuvre pour parvenir à ses fins. Ce personnage romanesque au tempérament proche de celui de l'île, s'apparente également aux dangers des fonds marins : « Si Bougna n'était pas coiffée comme un cocotier, elle l'aurait volontiers comparée au grand requin blanc, car elle ne lâchait prise qu'une fois le morceau arraché. » (P, 80) Même si ses privilèges restent cantonnés aux tâches ménagères et culinaires, elle sera responsable du partage des portions alimentaires, ce qui dans un contexte d'extrême pauvreté relève du pouvoir absolu. L'habileté du récit repose sur cette capacité à évoquer les conditions de vie par un procédé ludique de recul, mêlant distanciation et implication.

Les deux belles-filles, Coumba et Daba, permettent à Fatou Diome d'approfondir son exploration du statut des femmes dans la société traditionnelle de l'île. Toutes deux entretiennent des rapports complexes avec leurs belles-mères respectives. Pour Coumba, la femme d'Issa, jeune fille qui revêt les attributs de la passion et de l'amour, la privation ressentie comme « la pire mutilation » (P, 184) est d'autant plus difficile qu'elle doit affronter seule une belle-famille, particulièrement exigeante : « En tant que pièce rapportée, elle avait compris, peu à peu, que la greffe ne prendrait qu'au prix de sa soumission totale. » (P, 141) Cependant, sa docilité affichée ne l'empêche pas d'être consciente de l'injustice qu'elle endure quotidiennement : « [...] Ton fils est devenu père, mon œil ! Et moi, je suis l'outre du bon Dieu, le réceptacle à semence, le terreau fertile ! » (P, 147) Quant à Daba, ses rapports avec Arame sont d'une autre nature. Elle est le produit d'un mariage arrangé, et pourtant suivra ses propres émotions. Elle sera tenue responsable du désir de migrer du fils d'Arame : « [...] c'est assurément le dépit qui avait poussé [Lamine] à agir comme il l'avait fait : il était parti comme partent ceux qui fuient un lieu ou une défaite. » (P, 134) Néanmoins, Arame s'occupera de cette « mariée sans mari » (P, 194), bien qu'elle soit enceinte de son véritable amant. Ce qui amène l'auteur à souligner de façon brève, mais très efficace le problème crucial de l'infanticide (P, 260).

En dévoilant les multiples facettes de ces protagonistes féminines, et l'intrication des sentiments qu'elles éprouvent, l'auteur décèle la part de liberté de chacune, qui se manifeste en dépit de leur environnement pesant. Elle porte un regard critique même ironique sur les pratiques traditionnelles. Celles perverties d'un Marabout « cerné par sa clientèle » crédule (P, 132) ; celle de la polygamie « exotique », en inversant les rôles et en introduisant une Européenne séduite à l'idée de devenir coépouse, libérant ainsi la pensée de celles qui subissent cette coutume ancestrale « d'un autre âge » (P, 235) synonyme de sida.

Si l'action du roman se focalise sur celles qui restent sur l'île et vivent ce quotidien d'une communauté africaine, les accusations concernant l'Europe sont également présentes dans le texte. Fatou Diome dénonce les pays occidentaux par le trajet des fils exilés, projetés dans un univers de désillusion. « Issa et Lamine basculèrent alors dans les sordides coulisses d'un théâtre qu'ils avaient rêvé magnifique. » (P, 205) Pris au piège de cette « souricière » (P, 170) ; considérés comme le « Cheptel de l'Occident » (P, 211) ; témoins des discours racistes, ils deviennent les vecteurs d'une

colère virulente contre une idéologie contenue dans une terminologie qui intrinsèquement constitue un oxymore : « L’immigration choisie ». Elle n’épargne pas davantage la passivité des citoyens : « Seigneur ! Qu’on nous cache les yeux ! Voir ce que la pauvreté fait des humains est une torture infligée à l’âme. » (P, 130) Mais parler d’exil, c’est inévitablement questionner l’écart, le déchirement et aborder la problématique du retour : « ceux qu’il a laissés souhaitent le revoir ; ceux qu’il rencontre tentent de le garder. » (P, 208)

Avec *Celles qui attendent* Fatou Diome dresse un réquisitoire en ayant recours à diverses approches stylistiques : l’humour, la tendresse, l’interpellation, la scansion, couvrant le spectre de l’énonciation allant de l’explicite jusqu’au non-dit. L’écrivaine sénégalaise diffuse les silences qui règnent entre les personnages, habitants de l’île et émigrés. Arame et Bougna, aux caractères opposés, prennent la plupart des décisions de manière implicite, et ce jusqu’à la rupture de leur entente : « Entre les deux amies, un décret tacite venait d’être signé : “On cherche les fruits de mer ensemble, mais chacune assaisonne sa sauce à son goût ». (P, 242) Le même mutisme s’applique aux jeunes épouses qui prennent en charge les corvées, se pliant aux règles imposées par le milieu dans lequel elles évoluent. Ce livre apologétique est un plaidoyer en faveur de ces êtres féminins capables d’affronter les éléments « Filles de marin elles aussi, elles ne pouvaient que ramer sur l’océan de la vie. » (P, 287) Les voyageurs clandestins ne sont donc plus seulement ceux qui se déplacent, comme l’annonce la dédicace à sa grand-mère, placée en exergue :

« Alors, n’oublie pas,

Ton sourire est le plus beau cap de ma navigation » (P, 7).

Marine BALSACK

UNIVERSITÉ DE LILLE 3